

Un chapitre inédit de "La respiration avant de partir" : l'efflorescence provoquée

Autor(en): **Pommarès, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569003>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un chapitre inédit de

La respiration avant de partir

L'efflorescence provoquée.

Le CERCLE a signalé l'édition originale de «La Respiration avant de partir» de Jean Pommarès, qui vient d'être accueilli par toute la critique. Voici, réservé pour nos lecteurs, un chapitre inédit de cette chronique du collègue dont la suite va paraître sous ce titre que nous connaissons déjà: «Les Archanges parmi les garçons».

Le trouble qui venait des jardins et des plages pénétrait jusqu'au fond du collège. Il effleurait les corps des garçons si purs qui ne songeaient pas encore à se défendre. Il préparait en eux des modifications mystérieuses et de terribles révélations.

Déjà, la classe entière tremblait sous le signe de l'initiation la plus inévitable. Par deux, par trois, par dix, les garçons s'en allaient le long des portiques, vers le parc. Ils avaient de graves conciliabules pour se transmettre des mots d'ordre inouïs, des secrets mortels. Ils employaient un vocabulaire sinistre qu'ils finissaient par être les seuls à comprendre. Ils évoquaient vaguement des gestes prestigieux, des actes inconnus d'une précision tragique. Dans un chœur alterné, les uns parlaient d'une force maudite et les autres d'un vertige enivrant.

Il y avait maintenant une mélodie légère sur les livres épars, sur les cheveux désordonnés, sur les mains encore virginales.

Il y avait une longue plainte liturgique, une lamentation universelle qui ne venait pas des orgues de la chapelle, mais des arbres du parc.

Il y avait des amitiés pathétiques dont les adolescents porteront l'étonnement à travers toute l'existence.

Il y avait, sur le monde nouveau, cette promesse du plaisir qui ne ressemblait pas encore à l'hypocrisie.

Partout, les indices d'une grande contagion se multipliaient, ces poursuites à travers le parc, ces luttes exaspérés dans l'herbe où les deux antagonistes se reconnaissaient vaincus, ces disparitions étranges dont les adolescents revenaient avec un regard insoutenable, ces mains criminelles qui restaient pures cependant, ces livres de feu qu'on ne pouvait lire que la nuit.

Mais les garçons n'apercevaient que l'approche d'une aurore inattendue, d'une espèce de gloire qui les transfigurait déjà.

Sa lumière ne touchait que leurs cheveux sur le front. Elle s'inclinait à peine sur leur visage. Elle descendait lentement jusqu'à leur épaule, jusqu'à leur cœur défaillant, jusqu'à leurs genoux toujours nus. Julien, que ce soleil fatidique ne désignait pas encore, voyait soudain sur ses camarades un resplendissement dont il ne découvrait de raison nulle part. —

Il comprenait que sa maladie, sa convalescence l'avaient sauvé, sans qu'il le veuille. Il traversait le trouble unanime et ne s'arrêtait pas. Il se demandait quel dieu de l'adolescence il devait remercier pour se sentir aussi libre parmi les autres.

Mais un jour, dans le palais transparent, Julien eut la conviction d'un mystère véritable, d'un sacrilège humain.

Plus tard, il se souviendrait de l'après-midi si beau, de l'étude où cent élèves rêvaient sous la surveillance d'un vieux répétiteur solennel qui s'appelait Mathias. Il se souviendrait des élèves espagnols très exaltés, et de leur inspirateur, une espèce d'athlète qui portait son prénom de Salvador avec une fierté barbare.

Il se souviendrait surtout de ce flacon de cristal présenté pour on ne sait quel offertoire, au dessus des visages vermeils.

— Salvador, dit Mathias, aussi noblement que dans l'Évangile, voulez-vous m'apporter ce flacon de parfum?

Il y eut un silence impressionnant, et Salvador de Aguilar y Calharis y Cordoba se leva sans une hésitation, avec son offrande à la main. Alors, on vit Mathias pâlir pour la première fois. Lui qui dominait les adolescents de très haut, il perdit la parole, il fut épouvanté. Il venait de comprendre que ce cristal ne contenait pas un parfum, mais une liqueur indicible, un élixir unique de la même couleur que le lait.

Il refusa de toucher cette preuve magique, ce témoignage mortel. Mais, il maudit l'adolescent debout devant lui. Il le chassa de l'étude, et il cria qu'on le chasserait aussi du collège, mais il n'en parla plus jamais.

Toute l'étude frémissait, et Salvador de Aguilar sortit au milieu d'une admiration inexplicable. Vainement, Julien essayait de suivre les murmures environnants. Quel était cet alcool miraculeux, cette sève étrange, cette résine? De quelle expérience physique ou chimique s'agissait-il?

Plus tard seulement il devait savoir ce que signifiait un tel scandale parmi les sourires voilés. Et il n'oublierait jamais ce blasphème orgueilleux, ce défi des adolescents qui vont devenir des hommes.

Jean Pommarès.

Sous les feux de la rampe

par Scorpion

Décidément, la littérature se montre bien généreuse, qui fait de notre problème l'une des sources les plus vives de son inspiration. S'il s'agissait de nous servir, d'établir entre nous et les autres ces liens de compréhension et de charité que nous réclamons, nous en serions certes les premiers à nous réjouir. Hélas! Le plus souvent, nous nous trouvons en présence d'essais, de romans ou de pièces de théâtre sans valeur, qui faussent encore le jugement (déjà faux) que la société porte sur nous. Et d'une publicité tapageuse autant qu'inopportune, nous sortons, héros défigurés, ridicules, lâches, intéressés, malfaiteurs obligatoires ainsi que Monsieur Julien Green vient de nous le montrer d'une manière singulièrement convaincante.

A l'aurore d'une ère nouvelle, qui se réclame d'une collaboration étroite de tous les hommes, d'une mise en commun de toutes les énergies (et Dieu m'est témoin que nous sommes capables, nous aussi, d'apporter notre part de grandeur et de sacrifice), il est affligeant d'assister, sur le plan littéraire, à la floraison d'oeuvres pauvrement documentées, stériles et grotesques dont, fort heureusement dans un sens, on finit le plus souvent par rire.